



Bien sûr les AET de Tulle comme ceux du Mans reconnaîtront cet insigne.

Mais celui-ci, qui n'est pas le mien, a une valeur inestimable. Explication à partir de souvenirs particulièrement émouvants.

Il y a une dizaine d'années, alors que je venais de sombrer dans une profonde dépression et cherchais désespérément secours et soutien, je sortis inopinément de ma torpeur pour réaliser qu'il me restait encore des repères en me projetant dans un passé lointain remontant à l'école militaire, avec le souvenir indéfectible de cette franche fraternité que j'y ai connue. En décidant ce jour de me rapprocher de mon meilleur ami* Christian – dit Chico – pour rompre avec l'ennui et l'isolement, j'allais connaître une aventure palpitante mais qui se termina de manière particulièrement douloureuse.

Chico me fit le point au téléphone de sa situation qui me conduisit très vite à relativiser mes propres problèmes. Je savais que sa vie familiale fut particulièrement perturbée avec le suicide de sa mère, le décès de son frère aîné Francis (lui-même AET), puis de son père et enfin le divorce. A la suite de tous ces événements, il décida de changer d'air en vendant l'entreprise familiale de maçonnerie et en s'expatriant de son Gers natal, où avec son épouse Jeanne il m'accueillit chaleureusement plusieurs fois, pour se lancer dans une nouvelle aventure professionnelle qui le mena dans une impasse. Après une longue période de chômage, il trouva enfin un emploi qui était loin d'être en rapport avec ses compétences mais finit par s'en accommoder, se consolant d'une certaine sérénité retrouvée après s'être remariée avec Jeanne et en vivant dans le nid douillet de sa maison bretonne.

Peu de temps après, son épouse m'appela pour m'annoncer que Chico n'allait pas bien et venait d'être hospitalisé ; je fus le premier de ses camarades à être informé. Mettant à profit une visite chez mon frère Jean- Paul à Agen, depuis la région stéphanoise, je fis un « détour » par Saint-Nazaire pour aller à sa rencontre.

J'ai encore en mémoire ses premières paroles lorsque je me rendis à son chevet : « *Tu sais mon vieux Pétun's, j'ai un mégacancer* ».

En apprenant cette triste nouvelle, je me sentis investi du devoir de faire quelque chose et très vite. Le sentiment d'être complètement inutile, voire un parasite de la société depuis la coupure impromptue de ma vie professionnelle, me stimula d'autant. L'idée qui me vint à l'esprit fut le financement d'un

traitement d'accompagnement à base de « médecines douces », assez onéreux et en tout cas inaccessible aux moyens de mon ami, permettant de lutter contre la maladie mais aussi de mieux supporter certains effets secondaires des traitements traditionnels. Dans les situations les plus critiques, c'est-à-dire dans les cas désespérés, ces traitements sont réputés permettre d'affronter l'issue fatale avec dignité, ce qui est loin d'être insignifiant comme peuvent en témoigner ceux qui ont côtoyé les malades.

Ne disposant d'aucun indice sur le stade de la maladie de Chico, j'allais tout de même, avec enthousiasme et malgré ma fatigue, m'investir pendant plusieurs mois, pratiquement à temps complet, dans le montage puis la gestion d'une chaîne de solidarité destinée à réunir les fonds nécessaires. J'argumentais cette idée auprès de mes camarades de promotion avec toutes les précautions d'usage, usant tout simplement de l'adage « *on n'a rien accompli si l'on n'a pas tout essayé* ». Le traitement fut mis en place en concertation avec un médecin adepte et prescripteur de ces thérapies. Parmi les nombreux contacts que j'ai pris pour lancer l'opération, j'ai connu des phases difficiles de doutes, de découragement car certains – et c'était un droit que j'ai parfaitement respecté – n'ont pas cautionné cette idée, tout simplement parce qu'ils n'y croyaient pas. J'ai été rempli de gêne en apprenant, chemin faisant, que plusieurs camarades étaient dans la difficulté pour des problèmes de santé, des soucis familiaux... Certains regrettèrent, avec une amertume légitime, que l'on n'ait rien fait pour ceux qui nous ont quittés dans des circonstances médicales comparables mais j'ai prétexté que cela n'était pas une raison pour rejeter mon initiative, pour ne pas se mobiliser alors que l'occasion nous en était donnée ; enfin, malgré ma ténacité, certains n'ont pu être contactés faute d'une mise à jour de leurs coordonnées... Malgré ces aléas, j'ai continué inlassablement à avancer dans la mission que je m'étais fixée.

Finalement, le tiers de notre promotion, ainsi que quelques AET « hors promo », soit une quarantaine de camarades, se sont associés à cette chaîne. Le siège de l'Association des AET m'a lui aussi accompagné dans cette démarche en apportant un soutien effectif, tant du point de vue matériel que du point de vue relationnel. Une fois le traitement mis en place, Chico a continué à connaître des difficultés mais s'est senti fortement soutenu, ce qui était vital pour affronter la maladie. Recevant de nombreux appels téléphoniques et visites qui eurent un impact indiscutable, remarquable, sur son mental, il fut tout simplement impressionné par un tel élan de solidarité au sein de la famille des

AET. Il proclama un jour que ces contacts lui faisaient largement plus d'effets que les traitements médicaux traditionnels auxquels il était soumis...

Après quelques mois d'espoir et d'optimisme notre ami décida de nous quitter. Bien sûr, je fus complètement abattu car je n'étais pas préparé à une issue aussi brutale, d'autant que Chico afficha jusqu'à l'échéance, en dépit de sa fatigue extrême et de ses souffrances, un moral impressionnant qui masquait la dure réalité de son état médical. À titre de (mince) consolation, je sais qu'il est parti, grâce à notre aide, dans la dignité et dans une relative sérénité, ce qui n'est pas insignifiant tant pour lui que pour son entourage.

Je garderai toujours une profonde reconnaissance envers tous ceux qui sous une forme ou une autre ont été les piliers de ce soutien qui s'est manifesté par un accompagnement permanent en marques d'amitié de notre communauté, à laquelle il était tant attaché. Cette affection lui a apporté du réconfort mais aussi une motivation forte de s'accrocher jusqu'au bout, tout simplement, comme il a pu nous le dire, « *pour ne pas décevoir nos propres espoirs* »...

À l'occasion de ses obsèques, je me démunis du seul souvenir que j'avais gardé de mon séjour à l'école militaire**, mon insigne, qui fut apposé sur une plaque souvenir des AET déposée sur sa tombe. En retour, Jeanne me remit plus tard celui de son époux, tout un symbole...

Après cet épisode particulièrement éprouvant au plan émotionnel, je réalisai que j'avais perdu un être cher, irremplaçable. En m'arrachant ce qui aurait pu être une bouée de sauvetage, le destin cruel me fit sombrer à nouveau dans le néant.

*Chico était l'ami de tous ; il se fera remarquer par une bonté, une générosité et des qualités relationnelles pendant toute sa scolarité et au delà. Ce n'est pas un hasard s'il fut honoré à la fin de son parcours par un prix honorifique décerné par le Rotary Club « *à un bon élève d'une classe de terminale qui s'est distingué par ses qualités de cœur, d'entraide et qui a su se faire apprécier par ses professeurs et ses camarades* ».

**Ayant désiré, à une époque, tirer un trait sur mon passé, nombre de documents ont été détruits. J'ai pu en récupérer l'essentiel, en pensant à ma descendance, en me rendant au Musée des Enfants de Troupe à Autun où sont archivés quantité de dossiers, dont, par miracle, celui de ma scolarité à Tulle.